LA

PORTEUSE DE PAIN

—o—

DEUXIÈME PARTIE.—(*Suite.*)

—o—

LCII

J'AI vu mademoiselle Mary tout à l'heure, dit Etienne Castel, tout en marchant. La pauvre enfant n'a plus que quelques jours à vivre.

—Ah ! monsieur, répliqua Lucien avec un geste de découragement, je suis à bout de forces pour jouer le rôle que vous m'avez imposé dans un but qui m'est inconnu.

—Ce but, je vous le répète, est votre bonheur. Ayez confiance en moi. L'attente, désormais, sera bien courte.

—Mais je souffre le martyre en jouant une comédie qui me semble sacrilège !

—Plus vous souffrirez, plus votre bonheur sera grand ! C'est la loi des contrastes. A propos, je vous invite à dîner aujourd'hui avec monsieur Harmant et moi.

—J'accepte bien volontiers.

On était arrivé au bâtiment des bureaux. Lucien frappa à la porte du cabinet du maître.

—Entrez, dit Paul Harmant depuis l'intérieur.

Le jeune homme ouvrit la porte.

—Une visite inattendue, monsieur, fit-il. Le millionnaire aperçut Etienne Castel.

—Ah ! parbleu, oui ! s'écria-t-il en se levant pour aller lui tendre la main. Très inattendue, mais très bien venue ! Quel motif vous amène à Courbevoie, cher monsieur Castel ?

Malgré la profonde répugnance qu'Etienne éprouvait à l'endroit du grand industriel, il ne put faire autrement que de prendre et de serrer la main tendue vers lui, et répondit :

—La curiosité.

—La curiosité ! répéta le millionnaire, vraiment ?

—Mon Dieu, oui.

L'artiste réédita l'explication que nous venons de l'entendre donner à Lucien, puis il ajouta :

—C'était une idée fixe chez moi, et je me suis présenté ce matin à votre hôtel de la rue Murillo, comptant vous prier de m'amener avec vous à Courbevoie.

XCIII

—Vous avez vu ma fille ? demanda Paul Harmant.

—Oui, répondit l'artiste, et mademoiselle Mary m'a affirmé que vous resteriez à l'usine toute la journée.

—C'est, en effet, mon intention. J'ai des notes à classer, tout un monde de notes !

—Je vous dérange, alors ?

—En aucune façon. Le classement en question peut se remettre, et votre bonne visite sera pour moi, au milieu de mes travaux, une distraction précieuse.

—Il est convenu, n'est-ce pas, que nous dînerons ensemble ? reprit Etienne Castel.

—Chez moi, fit le millionnaire.

—Mademoiselle Mary m'a dit que vous ne deviez point rentrer. Elle ne vous attend pas.

—J'avais en effet un rendez-vous pour ce soir, mais une dépêche qui vient de m'arriver le contremande.

—Raison de plus pour accepter mon invitation. Nous retournerons à Paris et nous dirons dîner au cabaret. Monsieur Labroue a bien voulu me promettre d'être des nôtres. Je vous préviens, cher monsieur Harmant, qu'en refusant vous me désobligeriez beaucoup.

—J'accepte donc, et avec le plus grand plaisir. Ma soirée vous appartient.

—Merci

Lucien avait quitté le cabinet pour aller diriger un travail important.

—Permettez-moi de vous montrer le chemin des ateliers, fit Paul Harmant en prenant son chapeau ; nous visiterons tout. Je ne vous ferai grâce d'aucun détail.

—Je vous en saurai un gré infini

Les deux hommes allaient sortir du bureau, lorsque le concierge de l'usine se présenta, une dépêche à la main.

—Pour monsieur, dit-il.

Paul Harmant prit le télégramme.

—Ce doit être notre dépêche, pensa l'artiste.

—Vous permettez ? fit le millionnaire.

—Certes ! Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie.

L'ex-Jacques Garaud s'approcha de la fenêtre et déchira l'enveloppe du télégramme. Il lut et son front se rembrunit.

Etienne Castel l'observait à la dérobée.

—Que signifie cela ? se demanda l'industriel en pliant la dépêche et en la mettant dans sa poche. Ce matin il contremandait le rendez-vous donné, et voici maintenant qu'il m'en assigne un autre. Que se passe-t-il donc ?

—Vous semblez soucieux, dit l'artiste. Est-ce un ennui qui vous arrive ?

—C'est un ennui, en effet, car une affaire imprévue et très urgente me force à décliner l'invitation acceptée par moi tout à l'heure avec tant de plaisir. Je dois être à neuf heures chez un de mes clients.

—Vous y serez, cher monsieur Harmant, et sans rien changer à nos projets, répliqua le peintre. Nous dînerons à six heures précises dans le quartier où vous avez affaire, à huit heures et demie, vous nous quitterez sans façon pour aller chez votre client.

—Mais...

—Oh ! il n'y a pas de " mais " qui tienne ! interrompit Etienne Castel en riant ; j'insiste et je maintiens mon droit ! Vous ne me priverez pas aussi facilement que vous le croyez du plaisir de passer deux heures à table en votre compagnie.

—Allons, je me rends. Mais, à huit heures et demie, vous me permettrez de vous quitter.

—C'est convenu. Dans quel quartier vous appellera votre rendez-vous ?

—Dans le quartier Saint-Lazare, place de l'Europe.

Vous avez dit que Paul Harmant se nommait Jacques Garaud.—(Voir page 374, col. 3)

—Eh bien, je connais, place du Havre, un restaurant possible. Nous y arriverons à six heures moins cinq minutes. A six heures, nous nous mettrons à table, et vous serez libre en temps opportun.

—C'est dit. Allons visiter mes ateliers.

Et Paul Harmant se fit le cicérone de l'artiste au milieu du dédale de l'usine. Etienne Castel pensait tout bas :

—A coup sûr le rendez-vous en question est celui que lui assigne notre dépêche signée : " Ovide." Il ne doit point aller place de l'Europe, mais dans les environs. Peu importe d'ailleurs. Raoul Duchemin ne nous perdra point de vue et le suivra en quelle endroit qu'il se rende.

Nous laisserons le millionnaire et l'artiste visiter la fabrique dans tous ses détails, et nous rejoindrons l'ex-employé de la mairie de Joigny. Celui-ci avait attendu pendant une heure, sa jumelle braquée sur la porte de l'usine. Il avait vu Etienne Castel descendre de voiture, entrer dans la cour, y rencontrer Lucien Labroue et disparaître en sa compagnie.

—Paul Harmant est là, se dit Raoul Duchemin ; je vais me procurer une pince et une voiture.

Il traversa le pont et flâna dans les rues de Courbevoie jusqu'à ce qu'il eût trouvé la boutique d'un quincaillier-tailandier. Là il fit l'emplette non seulement d'une pince, mais d'une scie à main, d'un tourne-vis et d'un ciseau à froid.

Deux précautions valent mieux qu'une, pensait-il en faisant envelopper solidement ses acquisitions dans une feuille de papier fort épais.

Ensuite il se dirigea vers la station des voitures, prit un fiacre à l'heure, mit son paquet sur une des banquettes et donna l'ordre au cocher de le conduire à l'endroit où il avait établi son observatoire. Là il s'arma de patience, et tua le temps de son mieux en fumant force cigarettes. A cinq heures, il vit Paul Harmant sortir de l'usine avec Etienne Castel et une autre personne qui n'était autre que Lucien Labroue. Tous trois s'installèrent dans le coupé de régie gardé par l'artiste depuis le matin. Raoul Duchemin dit à son cocher :

—Un coupé de louage va traverser le pont, je vous le montrerai au passage. Il faut le suivre et vous arranger pour ne pas le perdre de vue. Je vous donnerai vingt francs de pourboire.

—On le suivra, répondit le cocher. Pour vingt francs, je crèverai s'il le faut mon poulet d'Inde. Ça m'est égal. Il est au bourgeois.

Puis il attendit, le fouet en main. Le coupé d'Etienne Castel apparut, débouchant du pont.

—Est-ce celui-là ? demanda le cocher à Raoul en se penchant vers la portière ?

—Oui, répliqua le jeune homme.

—Alors, en chasse ! Allons y gaiement.

A six heures moins un quart les deux voitures s'arrêtaient place du Havre, à vingt pas de distance l'une de l'autre Les trois hommes descendirent du coupé de régie et entrèrent dans le restaurant qui se trouve à côté du passage. Duchemin quitta son fiacre, paya son cocher et à son tour franchit le seuil du restaurant. Il jeta un coup d'œil autour de la salle, n'y vit point ceux qu'il cherchait et appela un garçon.

—Vous avez des cabinets particuliers ? lui demanda-t-il.

—Oui, monsieur. Au premier.

—Le restaurant a-t-il une autre issue que celle donnant sur la rue ?

—Il y a celle-ci, monsieur, sur le passage.

—Et aucune autre ?

—Aucune autre, monsieur, aucune.

—C'est bien, merci, servez-moi à dîner.

Et Raoul s'installa à une table d'où il voyait les deux portes de sortie.

Laissons le jeune homme en observation et retournons, rue de Seine, au " Rendez-vous des boulangers." Il était midi moins dix Tous les souscripteurs du banquet étaient exacts et " sirotaient " des apéritifs en attendant l'héroïne de la fête qui n'était point encore arrivée. Depuis dix minutes mademoiselle Amanda, revenue de chez madame Augustine avec la permission de s'absenter, s'il le fallait, tout l'après-midi, avait pris possession du cabinet où Marianne s'apprêtait à la servir.

—Vous ferez ce que vous m'avez promis, n'est-ce pas ? demanda l'essayeuse à la servante

—Je le ferai madame, et sans hésiter. Ne craignez rien !

Et Marianne retourna dans la salle du banquet. Malgré l'animation verbeuse et bruyante, dont il faisait parade au milieu des groupes, Ovide Soliveau se sentait fort inquiet. Il ne voyait point les personnages sur lesquels il comptait, c'est-à-dire les agents de la sûreté, qui, cependant, ne pouvait manquer de venir après la dénonciation du matin, et qu'il devinerait du premier coup d'œil. Marianne vint à passer près de lui.

—Eh ! bien, ma bonne fille, lui dit-il, avons-nous mis nos boucles d'oreilles ?

—Bien sûr que oui ! répondit la servante en lui montrant, et même qu'elles me vont joliment !

Ovide se pencha vers elle, comme pour regarder les bijoux en question, et poursuivit à voix basse :

—Vous n'avez rien oublié de ce dont nous sommes convenus ?

—Non, non, soyez paisible ! Mon carafon est prêt. Je m'en servirai après le café.

Et Marianne, appelée par sa patronne, s'esquiva. En ce moment un sous-officier du train des équipages venait d'entrer dans la salle, accompagné d'un bon paysan d'une soixantaine d'années. Soliveau les enveloppa d'un regard perçant et le nuage qui couvrait son front se dissipa.

—Voilà les agents, murmura-t-il ; n'importe qui se laisserait prendre à leur déguisement, mais moi j'ai l'œil américain. Tout va bien.

Le gredin ne se trompait point. Les deux nouveaux venus